

L'évolution contemporaine de la technique, sous discours d'un apparent gain de liberté, n'est pas sans mettre en œuvre de **pernicieuses logiques de domination**, que le philosophe débusque avec sagacité.

Le développement des technologies, concrétisé par l'explosion du Net, court dans le sens d'une augmentation des possibilités mais en même temps, d'une dématérialisation de la vie. L'accès immodéré au virtuel – ce 6<sup>ème</sup> continent – introduit un bouleversement anthropologique, historique et social dont il convient de saisir les enjeux et les ambivalences qui sont autant de dangers.

## 1. MISE A JOUR DES NOUVELLES DOMINATIONS :

---

La principale **domination** est la conséquence d'une **inversion de vecteur**. La technique, par l'accélération exponentielle du temps et de ce qu'elle permet (immédiateté, profusion, gratuité...), tend à se développer de manière autonome, non en fonction d'une réponse à des besoins, mais en fonction de ce qu'elle peut produire de nouveau. De cette sorte, **elle ne sert plus l'homme, elle l'asservit**, l'entraînant dans une surenchère qui est sa seule loi. Telle est la spécificité du « système » : impersonnel, diffus et contraignant, il s'impose et instrumentalise l'homme pour nourrir son propre devenir. La techno-science est un dieu contemporain.

Cette domination trouve un relai dans les **connexions de plus en plus serrées de la recherche et de la finance**. La « gratuité » hypocrite des connaissances sur internet permet, par exemple, une collection incroyable de données sur les comportements et les profils des utilisateurs, en vue d'affiner l'offre commerciale. Sous prétexte que l'accès sans limite sert le dogme de « l'épanouissement individuel » et de la « réalisation de soi », les usagers sont subrepticement (et avec leur consentement non éclairé !) réduits à leur fonction de consommateurs. Le conditionnement des individus issus de mai 68 ne vient plus d'une tradition (familiale, sociale, religieuse...) mais des idées ambiantes véhiculées par les expertises vulgarisées et la publicité ; la pression existe toujours mais elle revêt un habit différent. Le tyran s'adapte. **La dématérialisation apparaît dans les faits comme une rabatteuse du néo-libéralisme le plus injuste.**

Car tout système – religieux ou non – a ses prêtres, ses initiés, ses exclus. Dans la conquête du cyber-espace, **ce sont les experts qui détiennent les clés**. Ils sont les passeurs et les principaux bénéficiaires de la logique de domination. Ainsi, la « vie normale » selon ce catéchisme libértaire nouvelle génération se redéfinit en fonction de l'accès au monde virtuel, dont ils sont les intermédiaires. La doctrine, on serait tenté de le dire, de la dématérialisation, est chiffres et images. L'obsession du quantifiable, des algorithmes – ce latin d'Eglise ! – est le moyen

d'une transmutation de la réalité, qui devient disponible à la moindre injonction, au moindre désir. Comme le dit l'auteur, cette **pensée du nombre** confond « ce qui se compte » avec « ce qui compte » et sert encore la domination du système marchand. La facilité étonnante qu'elle procure fait accéder l'homme à une apparence de pouvoir qui lui rend la vie réelle intolérablement pesante.

Une telle évolution pose un **sérieux problème éthique**, car elle touche à la définition même de l'homme, de sa liberté et de son avenir. Certains penseurs (qu'on appelle « **minimalistes** » et dont l'un des principaux représentants est Ruwen OGIEN) réproouvent l'idée d'une dignité humaine en soi. La seule limite que l'homme doit se fixer est celle de « ne pas nuire ». Le flou de la formule, qui place au centre de l'éthique la notion de « consentement », fait de l'acquiescement individuel le seul critère de choix, d'action. Les uniques règles que l'on reconnaît doivent être consenties personnellement. C'est cette orientation permissive que GUILLEBAUD appelle la « **pensée chauve-souris** » ; la pensée vole dans le noir, dans tous les sens, puis change de direction quand elle heurte un obstacle. Mais le risque est qu'en l'absence de règles minimales définissant le vivre-ensemble – selon l'illusion libertaire, la domination soit encore celle du marché, du nombre, de la performance et de ceux qui peuvent la tenir. Donc une **caution de l'injustice**. *Sans fondement anthropologique et sans définition de la dignité humaine, les droits de l'homme sont eux-mêmes remis sur le marché, modifiables, révisables, en fonction de l'avancée de la technique et de ses conséquences financières. Des qualités toutes humaines comme le social et la compassion sont résolument exclus d'une telle démarche.*

## 2. LA NOTION DE LIMITE : MESURE ET DEMESURE

---

Cette mutation engendrée par la technique, dans laquelle l'homme est obligé de se repenser, trouve des affinités, voire une justification idéologique du côté des **gender studies** et des techno-prophètes. Nous l'avons vu – et la métaphore fonctionne au poil – toute religion a ses prêtres ; mais elle a aussi ses dogmaticiens et ses prophètes.

L'ambition des *gender studies* était de **s'attaquer aux racines de la domination sexuelle** (patriarcat hétérosexuel traditionnel), et de faire pour les minorités *queer* (« étranges ») le travail intellectuel de réhabilitation qui avait été entrepris pour les femmes.

La lutte contre une conception considérée comme étriquée de l'individu (la *Républic Straight*) conduisait à **distinguer entre le sexe (biologique) et le genre (construction culturelle)**. Dans cette optique, l'humain ne naît pas homme ou femme, hétéro ou homo, mais

*élabore* culturellement son identité sexuelle. Il n'est donc plus pensable que l'on puisse normer les individus en fonction d'une *nature* (position *essentialiste*). Les *gender studies* contribuèrent à la déconstruction des images traditionnelles et voulurent réinvestir le langage de nouvelles significations. Ainsi, **la lutte contre la domination d'une majorité sexuelle a conduit à reformuler radicalement la conception de l'homme.**

L'image choisie pour illustrer cette nouvelle formulation de l'humain est éclairante. Plutôt qu'une **racine** (autorité monolithique définie par une instance patriarcale), l'homme s'apparente au **rhizome** (racines en réseau). Il est un noeud, constitué d'une multitude d'orientations, de pôles d'importance, de lignes de fuites... Bien moins unifiée, sa définition voit sa marge augmenter, et sa part **d'indétermination** aussi. Il n'est plus qu'un **être de frontières**, son **identité est l'expression de ses affinités** – ce qui implique que l'homme est pris comme un texte, voire comme une page blanche que l'on écrit à sa guise et dont l'on fixe soi-même les délimitations. Est placée au second plan toute référence au biologique.

Voilà pourquoi la figure du **cyborg** (hybride homme-machine) prolonge à l'envi cette vision de l'humain. Indéterminé, il obéit à une possibilité infinie de constructions.

L'auteur fait alors un bref exposé de la **pensée transhumaniste**, qui se propose de **dépasser les limites du naturel par l'application de la technique au genre humain.** L'évolution technique se voit ainsi non seulement accompagnée mais justifiée idéologiquement par un discours prétendument progressiste et libérateur.

Nombre de techno-prophètes voient dans ce développement le moyen d'échapper aux contraintes et aux limites que la nature impose à l'homme (temps, espace, mortalité, connaissance...); pour certains, l'homme apparaît comme une étape bientôt dépassée, une **tentative ratée**. Derrière ces discours, qui loin d'être marginaux ou le fait de quelques illuminés, typiques de l'esprit du temps et de la mentalité « surmoderne », se manifeste très clairement l'hybris grecque, ce **refus de la limite qui définit l'homme**. La convergence des sciences modernes (nanotechnologies, informatique, sciences cognitives...) doit permettre l'avènement d'une ère de la **« réalité augmentée »**, pour laquelle toute préoccupation éthique est un empêchement. Les exemples qu'il prend font froid dans le dos, de par leur mépris absolu de toute réflexion morale.

La cyber-culture se nourrit de ces thèmes et de cet imaginaire, et la virtualisation du monde rend ces rêves presque atteignables. **C'est l'homme de chair et de sang qui disparaît de l'équation**, ainsi que sa force de volonté, dépassé qu'il est déjà par un mouvement qu'il a lui-même amorcé.

### 3. LA HAINE DE LA « CHAIR DU MONDE » : LES NOUVEAUX PUDIBONDS

---

**Le corps dans la religion techno-scientiste.** Seulement voilà, le corps est contrariant. Son opacité et la limite que représente de fait sa matérialité sont rejetées radicalement par les techno-prophètes. Considéré comme une simple enveloppe, voire comme un esclavage ou un obstacle aux réalisations de l'esprit, le corps est diffamé. La méfiance vis-à-vis des viscères conduit à chercher les possibilités d'un utérus artificiel, le dictat du sexe biologique à recourir à la chirurgie... Partout la technologie supplée, transforme, modifie selon les vœux de l'esprit. La répugnance érigée en théorie correspond pour GUILLEBAUD à un **retour du dualisme gnostique** ; la chair mauvaise est la prison d'un esprit au potentiel démiurgique.

Les tentations sont nombreuses, comme celle, au nom du féminisme, de détacher la gestation du corps féminin (considéré comme un handicap social). Le déni du biologique, et de ce qui dans la construction de la personne le dépasse (liens non verbaux comme l'affectivité, le désir...), laisse craindre une tragique déshumanisation des relations, dont les carences psychiques ne peuvent être mesurées. Ce retour du gnosticisme se retrouve de manière typique dans des mouvements comme *Childfree*, qui revendique le droit de ne pas procréer. Tous ces éléments apparaissent comme indicateurs d'une **tendance mortifère à l'œuvre dans l'idéologie techno-scientiste.**

Ainsi, cette doctrine possède son dieu (la technique), son messianisme (la machine), son eschatologie (l'avènement de « l'homme nouveau »), son au-delà (l'espace cybernétique), ses élus, ses damnés, ses prophètes, ses clercs et son catéchisme, **étrange mélange de New Age et de scientisme.** Bien évidemment, la question se pose de la relation entre science, idéologie, et économie de marché, dont tous les ingrédients masquent mal la **prétention totalitaire.**

**Qu'est-ce que la pudibonderie ?** C'est ce mépris, parfois extrêmement virulent, du corps et de la chair comme constitutifs de la personne humaine que GUILLEBAUD appelle la **nouvelle pudibonderie** ; elle reproduit dans son aliénation morale le pire des puritanismes.

Le rapport au corps est devenu paradoxal. L'affirmation « mon corps m'appartient, j'en fais ce que je veux », fruit d'un individualisme forcené, a changé le rôle du corps : il n'est plus ce qui me lie aux autres, il est ce qui m'en distingue. Et par ailleurs les injonctions commerciales (de la publicité par exemple) ont conduit à se modeler une image du corps idéale et irréaliste. Aujourd'hui, les photographies censées représenter les canons à suivre sont retouchées par ordinateur. On nous propose de ressembler à quelque chose qui n'existe pas ! Jamais le corps n'a été à la fois **si choyé et si martyrisé** (MARZANO) ; les exercices que l'on s'impose n'ont rien à

envier à ceux des ascètes de naguère. **Sous l'effet de l'abstraction virtuelle, le corps est à la fois divinisé et méprisé.**

En définitive, c'est la « **vie vivante** », pour reprendre la formule de l'auteur, qui est laissée de côté :

« La marche de la surmodernité vers la numérisation du monde et l'immatériel privilégié, on l'a vu, un rapport comptable avec le réel, qui laisse de côté tout ce qui n'est pas réductible aux algorithmes. La subjectivité humaine est omise, et avec elle, tout ce qui rend la vie vivante » (p.247).

Tout ce qui n'entre pas dans la logique du nombre (l'affectif, le relationnel, l'émotion, la sécurité...) est banni. Ce « **puritanisme pornographique** » (Jérôme LEROY) et ce **culte de la performance** culminent dans la **déréalisation du sexe** ; surreprésenté sur internet, il se limite à une satisfaction autarcique, devant des images, loin du chaleureux danger des contacts, loin de ce qui fait « la chair du monde » (MERLEAU-PONTY).

**Insurrection des consciences.** Face à cette nouvelle forme de domination, GUILLEBAUD prône une résistance active, qui commence par un **retour de la maîtrise**. Devant la tentation de la fatalité et des mécanismes écrasants, il réhabilite la « **volonté démocratique agissante** ». Celle-ci bien que minoritaire possède quelques moyens. D'abord, la **dénonciation des connivences objectives** qui servent la domination du capitalisme néo-libéral ; cette mise en lumière est le premier élément d'un éveil salutaire des consciences. Ensuite, la science et la technique doivent **réintégrer la société et la culture**, l'une et l'autre étant des garanties de leur humanisation. Vient ensuite l'éloge d'un **activisme** au niveau du « subpolitique », à la fois en amont et en aval du champ politique traditionnel. La plus grande résistance étant celle de « **l'intérieur** », à savoir la contestation par des gens compétents au sein de leur domaine (informatique, biotechnologies...).

Mais pour l'auteur, le fondement le plus efficace pour subvertir cette pudibonderie reste la **doctrine chrétienne de l'Incarnation**. Le christianisme en effet ne se réduit pas à son « jansénisme sexuel », et ce rigorisme moral (dont l'apogée est au XIXe s.) est une perversion du message originel. Elle est la clef de la résistance aux techno-prophètes et à l'oubli dangereux du biologique. Car si le Christ est venu en chair, alors celle-ci fait partie intégrante de la dignité de la personne ; plus : selon l'auteur elle est révolutionnaire car elle affirme que « **l'homme ne possède pas un corps, il est un corps** ». D'où la possibilité d'une « acceptation apaisée » de la chair qui nous constitue.

## CONCLUSION :

---

Pour autant, GUILLEBAUD ne diabolise pas la technique. Mais il insiste sur les connections mortifères de celle-ci avec les idéologies et les systèmes dominants, au service d'une **démésure** résolument néfaste pour l'homme. Seule une « résistance éthique » fondée sur une revalorisation de l'incarnation peut, selon lui, sauver l'homme d'une aliénation à ce qu'il a lui-même construit, de la réduction du corps à une chose, et de la réduction de l'humain à une équation.

« L'utopie de l'immatériel répond au souci de se détacher peu à peu des contraintes du réel et de la matière. La cyberculture tout entière est marquée par une exaltation du virtuel grâce auquel nous devenons vaporeux, nous sommes libérés de la gravitation terrestre, capables d'accéder à l'ubiquité et de naviguer – sur le Web – à la vitesse d'un influx électronique. Quant aux rêves plus précis de remodelage de la matière (nanotechnologies) et d'immortalité (transhumanisme), ils rétrogradent la matérialité périssable au rang d'une vieillie encombrante. Au premier rang de cette réalité matérielle il y a le corps humain lui-même, la chair, les organes biologiques, avec leur poids de sang et d'humeurs »(p.152).

L'humanisme de GUILLEBAUD montre avec force et à-propos que l'idéologie technoscientiste, à l'œuvre derrière ce mouvement ambivalent dont nous profitons tous, sert de nouvelles formes de dominations, très sérieuses, et qu'il est important d'en prendre conscience. Elle correspond, à sa mesure, à une négation de l'humain, de la personne et du sujet – à une aliénation d'autant plus redoutable qu'elle est insidieuse. C'est le propre de la « douceur totalitaire ».

La réflexion, enlevée et tout à fait accessible, propose au lecteur des concepts efficaces pour décrypter cette tendance et s'en distancer. Autre avantage, GUILLEBAUD fait la synthèse de nombreuses recherches, et introduit l'homme de bonne volonté à des notions, à des débats complexes qu'il traduit avec intelligence. A nous d'en saisir l'urgence et la portée, et de savoir renoncer à la facilité. Son appel à la résistance mérite d'être entendu, c'est pourquoi vos libraires favorisent à leur niveau – et de tous leurs moyens – la transmission du message, même s'il semble que les propositions concrètes de l'auteur soient largement dérisoires face à la force du constat. Qu'y a-t-il, en effet, de plus virtuel que l'optimisme ?

S.Z.